

LA VIE POPULAIRE

LA VIE POPULAIRE
PARAIT DEUX FOIS PAR SEMAINE
LE JEUDI ET LE DIMANCHE
Elle est mise en vente tous les Mercredis et tous les Samedis

DIRECTION :
18, rue d'Enghien. 18

ABONNEMENTS : { Paris et Dép^{tes}. 6 m., 9 fr. — 12 m., 16 fr.
Union postale. » 11 fr. — » 20 fr.
On s'abonne sans frais dans tous les bureaux de poste

SOMMAIRE : I. Histoire de la Semaine : Les Dames du Louvre, par Valéry Vernier. — II. La Bûche, par Ch. Aubert. — III. Mon oncle Sosthène, par Guy de Maupassant. — IV. La Loge, par Debans. — V. Chiffon, par Assollant. — VI. Michel Verneuil, par A. Theuriet. — VII. La Société de Berlin, par P. Vassili. — VIII. Le 15^e Hussards, par de Launay.

LA BUCHE



L'œil !... bégayai-je, l'œil !... (Voir à la page 148.)

nous étions fort près l'un de l'autre, — cependant notre énervement était extrême.

Je respirais avec peine, et les petites pin-cettes tremblaient visiblement dans les mains de la comtesse.

Il arriva un moment où, sans cause appréciable, la voix de Valentine devint plus basse et un peu brisée, sa parole plus rare, sa pensée plus embrouillée.

De loin en loin, je soupirais un monosyllabe quelconque.

Nous sentions parfaitement l'un et l'autre que notre conservation devenait absurde ; mais nous nous accrochions à ces lambeaux de phrase dénués de sens, comme à des voiles qui cachaient notre émotion et justifiaient notre immobilité pleine de tumultueuses ardeurs.

Nous ne faisons rien, et ce rien était quelque chose de pervers qui nous plaisait ; nous redoutions le silence comme on appréhende un aveu ; nous nous reconnaissons complices d'une même sensation éprouvée au même degré, — d'une sensation presque coupable, permise seulement à la condition que rien ne la révélât.

Oh ! le délicieux péché que nous faisons là !

La bûche, — celle que la comtesse avait tant remuée, — était enfin entourée de flammes, petites langues rouges qui lui léchaient les flancs.

C'était une bûche de bois encore vert, résistante au feu, et nous entendions les bouillonnements de la sève surchauffée qui s'exaspérait en elle, suintait à l'extrémité en petites larmes et se vaporisait avec un chuchotement plaintif.

Soudain elle se mit à flamber magnifiquement, en jetant une vive clarté, une clarté surnaturelle ; et de ce moment, mon œil acquit la faculté de percer la voile léger, plein de réticences irritantes, qui m'avait jusqu'alors dérobé la désirable jeune femme.

Maintenant, elle brillait au travers comme si son corps eût été une lumière.

Délicieusement halluciné, il me sembla que j'étais à l'entrée du paradis et que ses portes roses s'entrebâillaient par instant.

Enivrés par les fougueuses aspirations de nos sens tout neufs, nous éprouvions une ineffable défaillance, pendant qu'une sorte de voix mystérieuse nous chuchotait à l'oreille des pensées qui nous affolaient :

— Chers petits, disait-elle, le vieil époux soumise ; aimez-vous.

Valentine devint pleine d'émotion : son sein se souleva par saccades, sa tête se renversa languissamment et nos yeux se rencontrèrent, — nos yeux suppliants, troublés de desirs, se rencontrèrent et ne se détournèrent plus.

La jeune femme faisait entendre une douce plainte, mais sa bouche glacée eût été incapable de proférer une gronderie.

Mourante de la volupté dont je mourais, soumise, elle me voyait m'approcher et palpitait, brûlée déjà par les baisers pressentis qui surgissaient sur mes lèvres encore vierges.

Irrésistiblement nous étions attirés, plus près, toujours plus près, jusqu'à ce que l'épiderme de ma joue eût titillé au contact d'une petite boucle dorée qui frissonnait sur la tempe de la jeune femme, jusqu'à ce que mes lèvres eussent effleuré, — oh ! à peine, — le coin de sa bouche.

Oh ! l'inoubliable frisson !

Un simple baiser fut notre doux initiateur au joli mystère d'amour.

Adam et Ève, en mordant à la pomme, ne durent pas éprouver autre chose que ce que nous éprouvâmes, Valentine et moi, qui n'avions cependant mordu à rien du tout.

Alanguis, nos têtes appuyées sur le dossier du même fauteuil chastement nuptial, les yeux brillants, nous savourions les vibrations prolongées qui bouleversaient tout notre être, lorsque, soudain, je tressaillis horriblement.

Une sueur froide inonda tout mon corps et mon visage eut sans doute une expression d'épouvante bien atroce, car Valentine, très inquiète, me passa ses deux petites mains sur le visage en me disant à voix basse :

— Oh ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc ?

Terrifié, j'étendis le bras vers le mari :

— L'œil !... bégayai-je, l'œil !...

Hideux, grotesque, le comte n'avait fait aucun mouvement ; mais son œil, — un seul, — était largement ouvert et nous regardait.

Oh ! un œil ignoble, plein d'une cruauté froide ; un œil très brillant, qui n'avait rien d'humain.

J'eus peur jusqu'au fond de mon âme, peur à en mourir.

Mais loin de partager mon effroi, Valentine eut un petit rire malicieux, et, se penchant à mon oreille, me dit :

— Ignorez-vous donc que le comte a été éborgné d'un coup de sabre, au Mexique, et qu'il a un œil de verre ?

Hélas ! mon histoire finit ainsi, la gracieuse fée Jeunesse, qui a tant fait pour nous ce soir-là, n'ayant pas permis que son œuvre si délicatement voluptueuse eût une suite, dans la crainte, sans doute, que cette suite fût moins étherée.

Elle a voulu que je conservasse tout à fait pur le souvenir de ma première sensation amoureuse.

CH. AUBERT.

MON ONCLE SOSTHÈNE (1)

Mon oncle Sosthène était un libre penseur comme il en existe beaucoup, un libre penseur par bêtise. On est souvent religieux de la même façon. La vue d'un prêtre le jetait en des fureurs inconcevables ; il lui montrait le poing, lui faisait des cornes, et touchait du fer derrière son dos, ce qui indique déjà une croyance, la croyance au mauvais œil. Or, quand il s'agit de croyances irraisonnées, il faut les avoir toutes ou n'en pas avoir du tout. Moi qui suis aussi libre penseur, c'est-à-dire un révolté contre tous les dogmes que fit inventer la peur de la mort, je n'ai pas de colère contre les temples, qu'ils soient catholiques, apostoliques, romains, protestants, russes, grecs, bouddhistes, juifs, musulmans. Et puis, moi, j'ai une façon de les considérer et de les expliquer. Un temple, c'est un hommage à l'inconnu. Plus la pensée s'élargit, plus l'inconnu diminue, plus les temples s'écroulent. Mais, au lieu d'y mettre des encensoirs, j'y placerais des télescopes et des microscopes et des machines électriques. Voilà !

Mon oncle et moi nous différons sur presque tous les points. Il était patriote, moi je ne le suis pas, parce que, le patriotisme, c'est encore une religion. C'est l'œuf des guerres.

Mon oncle était franc-maçon. Moi, je déclare les francs-maçons plus bêtes que les vieilles dévotes. C'est mon opinion et je la soutiens. Tant qu'à avoir une religion, l'ancienne me suffirait.

(1) Les Sœurs Rondoli. P. Ollendorff, éditeur

Ces nigauds-là ne font qu'imiter les curés. Ils ont pour symbole un triangle au lieu d'un croix. Ils ont des églises qu'ils appellent d'Loges avec un tas de cultes divers : le rite Écossais, le rite Français, le Grand-Orient, une série de balivernes à crever de rire.

Puis, qu'est-ce qu'ils veulent ? Se secourir mutuellement en se chatouillant le fond de main. Je n'y vois pas de mal. Ils ont mis pratique le précepte chrétien : « Secours vous les uns les autres. » La seule différence consiste dans le chatouillement. Mais, est-ce la peine de faire tant de cérémonies pour prêter cent sous à un pauvre diable ? Les religieux, pour qui l'aumône et le secours sont un devoir et un métier, tracent en tête leurs épitres trois lettres : J. M. J. Les franc-maçons posent trois points en queue de leur nom. Dos à dos, compères.

Mon oncle me répondait :

— Justement nous élevons religion contre religion. Nous faisons de la libre-pensée l'arme qui tuera le cléricisme. La franc-maçonnerie est la citadelle où sont enrôlés tous les démolisseurs de divinités.

Je ripostais :

— Mais, mon bon oncle (au fond je disais « vieille moule »), c'est justement ce que je vous reproche. Au lieu de détruire, vous organisez la concurrence : ça fait baisser les prix, voilà tout. Et puis encore, si vous n'admettez parmi vous que des libres penseurs, je comprendrais ; mais vous recevez tout le monde. Vous avez des catholiques en masse, même des chefs de parti. Pie IX fut des vôtres avant d'être pape. Si vous appelez une cité ainsi composée une citadelle contre le cléricisme, je la trouve faible, votre citadelle.

Alors, mon oncle, clignant de l'œil, ajoutait :

— Notre véritable action, notre action plus formidable à lieu en politique. Nous posons, d'une façon continue et sûre, l'esprit monarchique.

Cette fois j'éclatais.

— Ah ! oui, vous êtes des malins ! Si vous me dites que la Franc-Maçonnerie est utile à élections, je vous l'accorde ; qu'elle sert de machine à faire voter pour les candidats de toutes nuances, je ne le nierai jamais. Quelle n'a d'autre fonction que de berner le bon peuple, de l'enrégimenter pour le faire aller à l'urne comme on envoie au feu les soldats, je serai de votre avis ; qu'elle est utile, indispensable même à toutes les actions politiques parce qu'elle change chaque ses membres en agent électoral, je vous le crierai : « C'est clair comme le soleil ! » Mais si vous me prétendez qu'elle sert à saper le prisme monarchique, je vous ris au nez.

« Considérez-moi un peu cette vaste et mystérieuse association démocratique, qui a pour grand maître, en France, le prince Napoléon sous l'Empire ; qui a pour grand maître, en Allemagne, le prince héritier ; Russie le frère du czar ; dont font partie roi Humbert et le prince de Galles ; et tous les caboches couronnés du globe ! »

Cette fois mon oncle me glissait dans l'oreille :

— C'est vrai ; mais tous ces princes servent nos projets sans s'en douter.

— Et réciproquement, n'est-ce pas ?

Et j'ajoutais en moi :

— Tas de niais !

Et il fallait voir mon oncle Sosthène off à dîner à un franc-maçon.

Ils se rencontraient d'abord et se touchaient les mains avec un air mystérieux tout à fait drôle, on voyait qu'ils se livraient à une série de pressions secrètes. Quand je voulais mettre mon oncle en fureur, je n'avais qu'à

lui rappeler que les chiens aussi ont une manière toute franc-maçonnique de se reconnaître.

Puis mon oncle emmenait son ami dans les coins, comme pour lui confier des choses considérables ; puis, à table, face à face, ils avaient une façon de se considérer, de croiser leurs regards, de boire avec un coup d'œil comme pour se répéter sans cesse : « Nous en sommes, hein ? »

Et penser qu'ils sont ainsi des millions sur la terre qui s'amuse à ces simagrées ! J'aimerais encore mieux être jésuite.

Or, il y avait dans notre ville un vieux jésuite qui était la bête noire de mon oncle Sosthène. Chaque fois qu'il le rencontrait, ou seulement s'il l'apercevait de loin, il murmurait : « Crapule, va ! » Puis, me prenant le bras, il me confiait dans l'oreille :

— Tu verras que ce gredin-là me fera du mal un jour ou l'autre. Je le sens.

Mon oncle disait vrai. Et voici comment l'accident se produisit par ma faute.

Nous approchions de la semaine sainte. Alors, mon oncle eut l'idée d'organiser un dîner gras pour le vendredi, mais un vrai dîner, avec andouille et cervelas. Je résistai tant que je pus ; je disais :

— Je ferai gras comme toujours ce jour-là mais tout seul, chez moi. C'est idiot, votre manifestation. Pourquoi manifester ? En quoi cela vous gêne-t-il que des gens ne mangent pas de viande ?

Mais mon oncle tint bon. Il invita trois amis dans le premier restaurant de la ville ; et comme c'était lui qui payait, je ne refusai pas non plus de manifester.

Dès quatre heures, nous occupions une place en vue du café Pénelope, le mieux fréquenté ; et mon oncle Sosthène, d'une voix forte, racontait notre menu.

A six heures on se mit à table. A dix heures, on mangeait encore ; et nous avions bu, à cinq, dix-huit bouteilles de vin fin, plus quatre de champagne. Alors mon oncle proposa ce qu'il appelait la « tournée de l'archevêque ». On plaçait en ligne, devant soi, six petits verres qu'on remplissait avec des liqueurs différentes ; puis il les fallait vider coup sur coup pendant qu'un des assistants comptait jusqu'à vingt. C'était stupide ; mais mon oncle Sosthène trouvait cela « de circonstance ».

A onze heures, il était gris comme un chanfre. Il le fallut emporter en voiture, et mettre au lit ; et déjà l'on pouvait prévoir que sa manifestation anti-cléricale allait tourner en une épouvantable indigestion.

Comme je rentrais à mon logis, gris moi-même, mais d'une ivresse gaie, une idée machiavélique, et qui satisfaisait tous mes instincts de scepticisme, me traversa la tête.

Je rajustai ma cravate, je pris un air désespéré, et j'allai sonner comme un furieux à la porte du vieux jésuite. Il était sourd ; il me fit attendre. Mais comme j'ébranlais toute la maison à coups de pied, il parut enfin, en bonnet de coton, à sa fenêtre, et demanda :

— Qu'est-ce qu'on me veut ?

Je criai :

— Vite, vite, mon révérend père, ouvrez-moi ; c'est un malade désespéré qui réclame votre saint ministère !

Le pauvre bonhomme passa tout de suite un pantalon et descendit sans soutane. Je lui racontai d'une voix haletante, que mon oncle, le libre-penseur, saisi soudain d'un malaise terrible qui faisait prévoir une très grave maladie, avait été pris d'une grande peur de la mort, et qu'il désirait le voir, causer avec lui, écouter ses conseils, connaître mieux les croyances, se rapprocher de l'Eglise, et, sans

doute, se confesser, puis communier, pour franchir, en paix avec lui-même, le redoutable pas.

Et j'ajoutai d'un ton frondeur :

— Il le désire enfin. Si cela ne lui fait pas de bien cela ne lui fera toujours pas de mal.

Le vieux jésuite, effaré, ravi, tout tremblant, me dit :

— Attendez-moi une minute, mon enfant, je viens.

Mais j'ajoutai :

— Pardon, mon révérend père, je ne vous accompagnerai pas, mes convictions ne me le permettent point. J'ai même refusé de venir vous chercher ; aussi je vous prierai de ne pas avouer que vous m'avez vu, mais de vous dire prévenu de la maladie de mon oncle par une espèce de révélation.

Le bonhomme y consentit et s'en alla, d'un pas rapide, sonner à la porte de mon oncle Sosthène. La servante qui soignait le malade ouvrit bientôt ; et je vis la soutane noire disparaître dans cette forteresse de la libre-pensée.

Je me cachai sous une porte voisine pour attendre l'événement. Bien portant, mon oncle eût assommé le jésuite, mais je le savais incapable de remuer un bras, et je me demandais avec une joie délirante quelle invraisemblable scène allait se jouer entre ces deux antagonistes ? Quelle lutte ? quelle explication ? quelle stupéfaction ? quel brouillamini ? et quel dénouement à cette situation sans issue, que l'indignation de mon oncle rendrait plus tragique encore !

Je risais tout seul à me tenir les côtes ; je me répétais à mi-voix :

— Ah ! la bonne farce, la bonne farce !

Cependant il faisait froid, et je m'aperçus que le jésuite restait bien longtemps. Je me disais :

— Ils s'expliquent.

Une heure passa, puis deux, puis trois. Le révérend père ne sortait point. Qu'était-il arrivé ? Mon oncle était-il mort de saisissement en le voyant ? Ou bien avait-il tué l'homme en soutane ? Ou bien s'étaient-ils entre-mangés ? Cette dernière supposition me sembla peu vraisemblable, mon oncle me paraissant en ce moment incapable d'absorber un gramme de nourriture de plus. Le jour se leva.

Inquiet, et n'osant pas entrer à mon tour, je me rappelai qu'un de mes amis demeurait juste en face. J'allai chez lui ; je lui dis la chose, qui l'étonna et le fit rire, et je m'empressai à sa fenêtre.

A neuf heures, il prit ma place, et je dormis un peu. A deux heures, je le remplaçai à mon tour. Nous étions démesurément troublés.

A six heures, le jésuite sortit d'un air pacifique et satisfait, et nous le vîmes s'éloigner d'un pas tranquille.

Alors honteux et timide, je sonnai à mon tour à la porte de mon oncle. La servante parut. Je n'osai l'interroger et je montai, sans rien dire.

Mon oncle Sosthène, pâle, défait, abattu, l'œil morne, les bras inertes, gisait dans son lit. Une petite image de piété était piquée au rideau avec une épingle.

On sentait fortement l'indigestion dans la chambre.

Je dis :

— Eh bien, mon oncle, vous êtes couché ? Ça ne va donc pas ?

Il répondit d'une voix accablée :

— Oh ! mon pauvre enfant, j'ai été bien malade, j'ai failli mourir.

— Comment ça, mon oncle ?

— Je ne sais pas ; c'est bien étonnant. Mais ce qu'il y a de plus étrange, c'est que le père

jésuite qui sort d'ici, tu sais, ce brave homme que je ne pouvais souffrir, eh bien, il a eu une révélation de mon état, et il est venu me trouver.

Je fus pris d'un effroyable besoin de rire.

— Ah ! vraiment ?

— Oui, il est venu. Il a entendu une voix qui lui disait de se lever et de venir parce que j'allais mourir. C'est une révélation.

Je fis semblant d'éternuer pour ne pas éclater. J'avais envie de me rouler par terre.

Au bout d'une minute, je repris d'un ton indigné, malgré des fusées de gaieté :

— Et vous l'avez reçu, mon oncle, vous ? un libre penseur ? un franc-maçon ? Vous ne l'avez pas jeté dehors ?

Il parut confus, et balbutia :

— Ecoute donc, c'était si étonnant, si étonnant, si providentiel ! Et puis il m'a parlé de mon père. Il a connu mon père autrefois.

— Votre père, mon oncle ?

— Oui, il paraît qu'il a connu mon père.

— Mais ce n'est pas une raison pour recevoir un jésuite.

— Je le sais bien, mais j'étais malade, si malade ! Et il m'a soigné avec un grand dévouement toute la nuit. Il a été parfait. C'est lui qui m'a sauvé. Ils sont un peu médecins, ces gens-là.

— Ah ! il vous a soigné toute la nuit. Mais vous m'avez dit tout de suite qu'il sortait seulement d'ici.

— Oui, c'est vrai. Comme il s'était montré excellent à mon égard, je l'ai gardé à déjeuner. Il a mangé là auprès de mon lit, sur une petite table, pendant que je prenais une tasse de thé.

— Et... il a fait gras ?

Mon oncle eut un mouvement froissé, comme si je venais de commettre une grosse inconvenance ; et il ajouta :

— Ne plaisante pas, Gaston, il y a des railleries déplacées. Cet homme m'a été en cette occasion plus dévoué qu'aucun parent ; j'entends qu'on respecte ses convictions.

Cette fois, j'étais atterré ; je répondis néanmoins :

— Très bien, mon oncle. Et après le déjeuner, qu'avez-vous fait ?

— Nous avons joué une partie de bésigue, puis il a dit son bréviaire, pendant que je lisais un petit livre qu'il avait sur lui, et qui n'est pas mal écrit du tout.

— Un livre pieux, mon oncle ?

— Oui et non, ou plutôt non, c'est l'histoire de leurs missions dans l'Afrique centrale. C'est plutôt un livre de voyages et d'aventures. C'est très beau ce qu'ils ont fait là, ces hommes.

Je commençais à trouver que ça tournait mal. Je me levai :

— Allons, adieu, mon oncle, je vois que vous quittez la franc-maçonnerie pour la religion. Vous êtes un renégat.

Il fut encore un peu confus et murmura :

— Mais la religion est une espèce de franc-maçonnerie.

Je demandai :

— Quand revient-il, votre jésuite ?

Mon oncle balbutia :

— Je... je ne sais pas, peut-être demain... ce n'est pas sûr.

Et je sortis, absolument abasourdi.

Elle a mal tourné, ma farce ! Mon oncle est converti radicalement. Jusque-là, peu m'importait. Clérical ou franc-maçon, pour moi c'est bonnet blanc et blanc bonnet ; mais le pis, c'est qu'il vient de tester, oui de tester, et de me déshériter, monsieur, en faveur du père jésuite.

GUY DE MAUPASSANT.